Extrait de la publication

renverser l'insoutenable

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Yves Citton

renverser l'insoutenable

Seuil

Extrait de la publication

ISBN 978-2-02-109115-1

© Éditions du Seuil, août 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

À mes parents,
en gratitude pour leur soutien sans faille

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Insoutenable, *adj.*

1. Que l'on ne peut soutenir, supporter ou poursuivre sans fléchir : *Elle nous impose un rythme de travail insoutenable* (démesuré, effréné, excessif). *Des photos d'une violence insoutenable* (insupportable, intolérable).

2. Que l'on ne peut soutenir, défendre, justifier : *Une cause insoutenable* (indéfendable, injustifiable).

Larousse pratique, 2005

Extrait de la publication

Ce bref essai développe une thèse simple : notre époque se caractérise par la convergence de cinq formes d'insoutenable, et c'est à partir de leur articulation qu'il convient de concevoir aujourd'hui le statut de la politique. Les directions générales dans lesquelles nous devons tenter d'orienter le devenir de nos sociétés sont moins à chercher dans le ciel des idéaux ou dans les archives de l'histoire que dans la résistance aux tendances autodestructrices de notre présent. Comment permettre à ce qui nous tient à cœur de ne pas courir à sa perte ? Comment renverser les logiques qui l'y conduisent ? Comment retourner les menaces de nuisances en espoirs d'améliorations ?

En parlant de « la crise » toujours au singulier, malgré ses multiples déclinaisons interconnectées (financière, monétaire, économique, énergétique, politique), nous voulons nous persuader que nous allons bientôt « sortir du tunnel » par le volontarisme d'une « relance » ou par la grâce d'un retour de « croissance ». « La crise » relève moins d'une réalité que d'une rhétorique. Son message paradoxal est conservateur : tout allait bien *avant* « la crise », tout ira

bien *après* la crise, quand tout reprendra son cours normal (dans la même direction qu'avant). Dans l'immédiat, serrez-vous la ceinture, bouchez-vous le nez et taisez-vous, ça va passer.

Ça ne passera pas. Les crises à répétition que nous vivons depuis un demi-siècle ne sont pas le symptôme d'un ralentissement (économique) mais d'un fourvoiement (écologique). Ça ne passera pas, parce qu'on ne peut pas continuer dans la même direction, qui est insoutenable.

La notion d'*insoutenable* condense ici au moins cinq significations apparemment hétérogènes, dont on commencera par montrer la consistance. Le saccage environnemental dont nous commençons à peine à entrevoir les conséquences démontre que notre mode de développement issu de l'industrialisation est insoutenable, au sens de l'anglais *unsustainable* : ça ne peut pas continuer ainsi, à moins de vouloir transformer la planète en cloaque surchauffé et irrespirable. Mais aussi inquiétant soit-il, cet insoutenable environnemental n'est que la manifestation la plus générale d'une série d'autres tendances convergentes.

L'insoutenable est également psychique, lorsque la « croissance » économique se paie par des pressions *insupportables*, imposées au nom d'une productivité qui condamne les employés à l'alternative entre le *burn out* et le chômage. Les inégalités entre les pays, ainsi qu'à l'intérieur de chaque entreprise, nourrissent une indignation éthique devant des logiques *inacceptables* qui se retournent contre leurs premières victimes (les immigrés, les jeunes, les défavorisés). Les « solutions » politiques envisagées le plus fréquemment

– telles que les coupes des dépenses publiques – s'avèrent de plus en plus évidemment *indéfendables* d'un point de vue conceptuel comme d'un point de vue pratique. Enfin, nos processus de décision démocratiques sont structurés par une circulation médiatique d'images et de récits doublement *intenables*, à la fois en ce que personne ne peut les contrôler et en ce qu'ils nous permettent de plus en plus difficilement de « tenir ensemble ».

L'hypothèse première de cet essai est que ces cinq formes de tensions apparemment hétérogènes – l'*unsustainable* écologique, l'insupportable psychique, l'inacceptable éthique, l'indéfendable politique, l'intenable médiatique – convergent en réalité vers un même « insoutenable », qui appelle une multiplicité de renversements socio-politiques.

Une telle analyse permettra d'esquisser deux grands registres d'agentivité politique. Une première façon de prendre acte de l'insoutenable nous engage à concevoir la politique comme une affaire de pressions et de pulsions. Le devenir de notre monde se caractérise par des tensions dont nous sommes simultanément les agents, les vecteurs, les résultats, les bénéficiaires et les victimes. Il s'agit ici d'apprendre à peser de tout son poids, au sein de l'intrication des pressions objectives et des pulsions subjectives dont les convergences et les conflits sculptent nos modes d'organisation sociale. Qu'il s'agisse de réponses individuelles relevant de l'éthique ou de dispositifs structurels concernant les droits sociaux ou la fiscalité, notre première tâche est de développer une *politique des pressions* qui apprenne à moduler parmi ces tensions celles que nous pouvons influencer.

Un deuxième registre d'agentivité politique tire les conséquences du fait que notre « réalité » est structurée de part en part, non seulement par la logique propre des données objectives qui la constituent, mais tout autant par la logique de spectacle qui la reconditionne au fil des flux médiatiques qui l'innervent. Se déploie à ce niveau une agentivité propre à la notion de « geste », qui se distingue de la conception habituelle de la politique en termes d'« action ». Afin d'intervenir efficacement dans l'agencement des pressions et des pulsions, qui tantôt nous écrasent, tantôt nous libèrent, il convient d'inventer une *politique des gestes* qui relève tout à la fois du jeu théâtral, de la fiction narrative, du phrasé musical, de la nuance littéraire, du tracé chorégraphique et du style esthétique. Ces gestes agissent par leur capacité à investir les canaux médiatiques, à captiver l'attention, à entraîner l'admiration, la crainte ou l'horreur, à susciter l'imitation ou la résistance, à réorienter ou à court-circuiter la circulation des flux de désirs et de croyances qui animent notre existence quotidienne.

Promouvoir une politique des pressions et une politique des gestes exige certes de mobiliser l'énorme savoir positif constitué par les sciences sociales (à partir de leurs enquêtes de terrain, de leurs synthèses statistiques et de leurs analyses systématiques). Mais ce travail – indispensable – restera à l'arrière-plan de ce petit livre, qui ne vise pas à ajouter à notre savoir, mais à frayer un *autre vocabulaire politique* qui nous aiderait à donner sens à ce savoir accumulé. Autant que de biens matériels et de connaissances, nous avons besoin de mots et d'enchaînements de phrases pour réorienter notre monde dans des directions

Extrait de la publication

plus soutenables et plus émancipatrices. Les blocages qui nous enferment dans des comportements obsolètes et suicidaires tiennent désormais moins à un manque de ressources (dont la seule solution viendrait de découvertes à venir) qu'à une insuffisance de *traduction* : nous avons plus de richesses qu'il n'en faut pour assurer à chacun une vie épanouissante à la surface de cette planète ; nous n'avons pas développé les langages ni les interfaces qui nous permettraient de traduire cette abondance de ressources en modes de collaboration satisfaisants.

Repérer ce que nos modes de vie actuels ont d'insoutenable, défléchir les pressions qui nous écrasent pour en tirer de nouvelles énergies libératrices, proposer quelques éléments de discours pour permettre à de nouvelles pensées de mieux circuler entre nous : voilà le geste que tentera d'esquisser ce bref essai, conçu pour être d'une lecture aisée, rapide et si possible légère (malgré son sujet).

Le paradoxe de l'insoutenable qui caractérise notre époque est en effet qu'il coexiste, pour les plus favorisés d'entre nous, avec un niveau de confort matériel inouï. Eau et gaz à tous les étages, électricité et Internet dans toutes les chambres, chauffage en hiver, climatisation en été, soins dentaires sous anesthésie, surabondance de produits culturels à disposition sur le moindre clic : jamais la vie sur la planète Terre n'aura été aussi légère que pour les Européens de nos générations. La course entamée avec Adam Smith pour assurer la richesse des nations paraît toutefois n'engendrer désormais que la misère des pressions, associée à l'insoutenable légèreté du luxe. Un tiers de nos pays riches vit dans une pauvreté mutilante, un pour cent vit

Extrait de la publication

dans une richesse insolente. Ce livre s'adresse à ce qu'il y a *entre* eux : des multitudes de petits embourgeoisés, mais surtout une vulnérabilité partagée (quoique très inégalement), ainsi qu'une puissance commune dont il nous faut prendre la mesure avant qu'il ne soit trop tard.

Ceux qui crient à l'insoutenable depuis leurs cages dorées sont aussi ridicules en apparence que nos problèmes communs sont graves en réalité. On n'entonnera ici la complainte du désastre ambiant que pour la détourner vers des propositions constructives. Déjouer le désespoir et les lamentations est le premier pas vers un avenir non seulement soutenable, mais exaltant.

Extrait de la publication

I

Cinq formes d'insoutenable

Développement durable et érection perpétuelle

Unsustainable – « insoutenable » – disent les anglophones pour désigner ce qui ne peut pas être viable à long terme. Les francophones évoquent ce qui est *sustainable* en disant qu'il est « durable ». Ceux qui n'ont pas (encore) pris en grippe la notion de développement parlent ainsi de *développement durable* – il y a même désormais un ministère du Développement durable (ce qui est toujours un mauvais signe). On parle aussi d'agriculture durable, d'architecture durable, d'urbanisme durable, voire d'*érection durable* (notre époque si merveilleusement développée ayant inventé des pharmacopées à cet effet). Cette dernière expression est particulièrement heureuse, puisqu'y converge un double espoir : que ça dure et que ça reste dur.

Contre une telle conception de la durée, trop proche d'une dureté arrogante, l'*unsustainable* a le mérite de l'humilité. La question, en effet, n'est pas tant de pérenniser les monuments d'airain érigés par notre glorieux développement que, plus modestement, de ne pas succomber

Extrait de la publication

sous leur poids. Rendre notre modernité soutenable à elle-même et au monde qu'elle a colonisé sans égard, voilà qui ne serait déjà pas si mal.

Tant pis pour ceux qui rêvent de faire durer l'érection du français au titre de langue hégémonique, ce livre sera construit sur un anglicisme : l'*insoutenable* y sera d'abord à entendre comme ce dont le fonctionnement ne peut pas se soutenir durablement dans l'existence. Cette première forme d'insoutenable, contre laquelle la modernité est venue se casser le nez depuis une cinquantaine d'années, relève de l'écologie : nos modes de vie, tels qu'ils se sont développés depuis l'ère industrielle, ne sont pas viables à long terme pour nos écosystèmes. Ils minent (polluent, contaminent) le terrain dans lequel ils sont censés plonger leurs racines, ils scient la branche sur laquelle ils sont assis – bref, ils se retrouveront très prochainement sans soutien, à force d'avoir imprudemment galvaudé les ressources qui les soutenaient.

Avec un vocabulaire spinoziste, troquant l'anglais global pour le latin suranné, on pourrait dire que l'insoutenable représente une *aberration du conatus* : la nature même de l'effort que produit le mode de vie moderne pour persévérer dans l'existence condamne ce mode de vie à péricliter. Cela nous fait d'emblée toucher du doigt le nœud de contradictions qui hante la notion de « développement durable ».

Tout être vivant est animé d'un conatus qui le pousse à se développer, à déployer son existence aussi loin qu'il le peut avant de rencontrer un obstacle ou une résistance. On est ici à la source des « poussées » dont les entre-

Extrait de la publication

croisements tissent notre monde. La vie de chaque existant – individuel ou collectif – consiste bien à « durer », à « tenir » aussi longtemps que possible, avant de subir la destruction qui interrompt fatalement toute existence. La notion de « développement durable » relève d'un conatus contradictoire en ce qu'elle se projette simultanément dans une temporalité de la stabilité (faire que ça dure) et dans une dynamique de croissance (puisque le « développement » n'est conçu qu'en termes d'augmentation du PIB). Sous couvert de modestie, puisqu'on renonce à l'agriculture intensive, à la maximisation des profits et au consumérisme effréné, on reconduit un leurre fondamental : celui de la possibilité d'une croissance infinie.

Les spécialistes des sciences « dures » (entendons : celles qui ont besoin de doper leurs financements au Viagra des financements privés) pourraient sans doute nous expliquer que, puisqu'il ne saurait y avoir de création *ex nihilo*, tout effort se paie, tout gain (chez l'un) entraîne une perte (chez l'autre), toute croissance d'un système exige un supplément d'énergie, lequel supplément ne saurait provenir d'une source ni infinie, ni gratuite – puisque même notre généreux Soleil finira par s'éteindre, non sans avoir préalablement détruit la planète Terre, dans cinq milliards d'années. Les spécialistes de l'économie politique (entendons : ceux qui depuis deux siècles nous enseignent à faire l'économie de tout débat politique) rétorqueront que la fabrique d'épingles est encore plus généreuse que le Soleil, et que la productivité moderne a trouvé le secret alchimique de la production de richesse *a nihilo*. Dans un fameux passage de *La Richesse des nations* (1776), Adam

Extrait de la publication

Smith observe en effet que, par la grâce de la division du travail, dix ouvriers alignés sur une chaîne de montage produisent 48 000 épingles par jour, alors que, s'ils avaient dû les produire indépendamment, ils seraient à peine parvenus à en fabriquer 200. Cet énorme accroissement de productivité (de 24 000 %) ne coûte apparemment rien à personne : les dix ouvriers consomment le même nombre de calories, la croissance de leur productivité est un pur bienfait, sans contrepartie négative, aux yeux de la communauté humaine.

Or c'est précisément face à un tel argument – intellectuellement très séduisant – que l'évocation de l'insoutenable fait fonction de garde-fou. Même si l'on devait admettre la possibilité (théorique) d'une croissance infinie des richesses humaines due à une intensification de la productivité qui s'opérerait sans augmentation extensive de la consommation de ressources énergétiques et matérielles, on ne ferait que mettre très précisément le doigt sur ce qui constitue le point essentiel de l'insoutenabilité propre à notre époque : l'insoutenable qui nous menace le plus intimement n'a pas tant trait aux ressources extérieures qu'à l'*intensité* des pressions qu'imposent leurs modes d'exploitation.

Ce qui est *unsustainable*, ce sont à la fois les taux de destruction infligés aux ressources dont dépend notre survie et les taux de mobilisation imposés aux humains au profit desquels est censée s'opérer la croissance de nos richesses. On ne saurait donc se contenter de mesurer l'insoutenable en tonnes de dioxyde de carbone émises dans l'atmosphère, même si cela fait bien entendu partie

Extrait de la publication

Extrait de la publication